



Prix : 6 Frs - Etranger et Congo : 7 Frs

SIXIEME ANNEE  
22 AOUT 1951

# TINTIN

34

LE JOURNAL DES JEUNES DE 7 A 77 ANS





# On ne me prend pas au sérieux!

**A** U cours des vacances, le plus souvent, l'on joue, bien sûr. La mer, la campagne offrent mille occasions de se détendre l'esprit et le corps. Mais il arrive que le mauvais temps nous retienne chez nous, prisonniers de la pluie. Que faire alors, sinon lire, bavarder, échanger des propos graves ou puérils? C'est une conversation de ce genre qui se déroulait, l'autre jour, entre garçons et filles que les vacances avaient rassemblés. Quelques-uns de leurs aînés — parents, amis — se trouvaient parmi eux. Et le débat était des plus animés.

Soudain, parce que l'une de ses « idées » avait été accueillie par un éclat de rire, mon neveu Dominique se fâcha. — C'est toujours la même chose! ricana-t-il. On ne me prend pas au sérieux. Sous prétexte que j'ai quinze ans, on me considère toujours comme un petit garçon et tout ce que je dis est tourné en dérision!

C'est alors qu'un de ses aînés intervint : — Inutile de te fâcher, mon vieux Dominique. Chacun ici, grands et petits, nous te prenons très au sérieux... quand tu mérites de l'être. Mais comment ne pas rire lorsque tu profères une sottise? Sois beau joueur, voyons! Tu as des idées personnelles? Très bien. Tu les exprimes avec conviction? Parfait. Tu souhaites les faire triompher? Quoi de plus naturel! Mais accepte qu'on ne soit pas toujours de ton avis, qu'on discute tes idées, qu'on leur en oppose d'autres.

— D'accord! dit Dominique. Mais ce qui me fâche, c'est d'entendre les « aînés », les « vieux » pour tout dire — opposer à mes idées leur expérience, leur sagesse, que sais-je encore!

— Eh bien? N'ont-ils pas raison de vouloir te faire bénéficier de leur expérience? Cette sagesse, que tu sembles leur reprocher, ne crois-tu pas qu'ils l'ont acquise très souvent à leurs dépens et au prix de maints déboires? Remercie-les plutôt lorsqu'ils s'efforcent de te faciliter le chemin, de t'ouvrir la voie qui te sera salutaire.

Comme Dominique ne répondait rien, son aîné continua : — A quinze ans, on s'imagine toujours qu'on est « incompris », que personne ne nous prend au sérieux, que les « vieux » n'ont d'autres soucis que de nous embêter, que sais-je? Soyons plus modestes. Nous avons raison de tenir à nos idées, mais sachons écouter celles des autres, surtout lorsque celles-ci sont exprimées par des parents, des maîtres ou des amis qui en savent un peu plus long que nous-mêmes.

Comme la pluie avait cessé de tomber et que le soleil venait de faire son apparition derrière les nuages, toute la maisonnette se vida sur ces mots avec la gaieté d'une volière ouverte. Et Dominique sourit à son grand ami, de ce sourire confiant qui signifiait : — Tu as raison.

*Tintin*



cette matière. Prends l'avis de tes parents. Amitiés. Tachels, Bruxelles IV. — Les articles signés par le capitaine Haddock et par le major Wings n'ont jamais cessé de paraître : seules les signatures ont disparu. Nous n'avons jamais tant parlé de la marine et de l'aviation!

XXX. — Ta lettre contenait maintes critiques fort intéressantes et que j'eusse volontiers discutées avec toi. Mais pour quoi n'as-tu pas eu le courage de signer ta lettre? Crois-tu vraiment que je te mangerais? Nous devons avoir le courage de nos opinions, ou nous taire. Qu'en penses-tu?

Louis Jean-Paul, Bruxelles. — En ce qui concerne le « Derby des Caisses à Savon », il n'existe pas jusqu'à présent en Belgique de compétition nationale. Toutes les courses dont tu as entendu parler sont des initiatives locales. Je ne puis donc te renseigner comme tu le souhaiterais. A toi.

Ducarme Niesle, Spa. — Ta réponse à notre Grand Concours de Pâques m'est arrivée avec deux mois de retard! A l'avenir, lis attentivement le règlement de nos concours. C'est dommage, car ta réponse était juste. Amitiés.

De Wit Monique. — Quick et Flupke ne sont pas toujours ensemble dans les dessins d'Hergé. Il arrive que des amis vivent séparément, n'est-ce pas? Mais ils sont toujours amusants, de toute manière. C'est bien ton avis?

Debandt Béatrice, Anvers. — Nous avons longuement envisagé le problème : il n'y a pas de solution. Tu dois choisir : ou te priver du Timbre Tintin qui se trouve dans ton journal, ou avoir le courage de couper dans le bas de la page. Le débat est normal, je le sais. Mais que faire?

## Qu'on se le dise!

Le dimanche 26 août 1961, à 14 heures précises, aura lieu au Stade du Heysel (avenue du Centenaire, face au Palais n° 10), une grande épreuve des

« CAISSES À SAVON », groupant près de 100 concurrents.

« TINTIN » offrira une coupe au pilote de la voiture la plus élégante.

Tous au Centenaire le dimanche 26 août, à 14 heures!

## PAS DE BON REPAS

.... SANS ....  
EXQUIS FRIMA

**TINTIN** (hebdomadaire). Administration, Rédaction et Publicité : rue du Lombard, 24, Bruxelles. — C.C.P. : 1909.16. — Editeur-Directeur : Raymond Leblanc. — Rédacteur en chef : André-D. Fernez. — Imprimerie : Etablissements C. Van Cortesbergh, rue de l'Empereur, 12, Bruxelles.

### ABONNEMENTS :

	Belgique	Etranger
3 mois : Fr. 70.—	80.—	
6 mois : » 135.—	155.—	
1 an : » 265.—	300.—	

## LES AVENTURES DE RENAUD ET DU PETIT CHEVAL AJAX

Tandis que Servola filait comme un dératé, Renaud, pédalant avec aisance, vint...

...lui donner dans les reins un choc formidable qui l'envoya...

...dans un profond pré-

cipice...



Et c'est depuis ce jour que la bicyclette Ajax, dont le petit cheval est l'emblème, est renommée dans le monde entier pour sa légèreté, pour sa vitesse et pour sa solidité.



# Conrad le Mardi

TEXTES ET DESSINS DE BOB DE MOOR

Conrad et les hommes de Kessel sont en route pour Dijon. Au cours du voyage, ils s'arrêtent dans un village où a lieu un tournoi. Conrad décide d'y prendre part et il relève le défi de l'orgueilleux Chevalier Noir...

Seigneur Conrad de Deurne, le meneur du tournoi vous prie d'adopter une armure, afin que le combat soit moins inégal.

Impossible, je n'en ai point !... D'ailleurs, le combat sera moins inégal ainsi. Allons, donnez-moi ce bouclier et cette lance. Et amène-moi mon cheval, Renaud !

Le chevalier monte sur son couraier, et va se placer en face de son adversaire.

Etes-vous prêt, chevalier ?

Certes, Messire de Deurne. Et vous, êtes-vous prêt à mordre la poussière ?

Le héraut sonne le signal de l'attaque et les chevaliers s'élancent l'un vers l'autre...

A nous deux, chevalier !

AU GRAND ETONNEMENT DES SPECTATEURS, CONRAD EVITE LA LANCE DU CHEVALIER NOIR, GRACE A SON BOUCLIER. PUIS, SOUDAIN, NOTRE AMI PLANTE SA PROPRE LANCE ENTRE LES DEUX EPAULIERES DE L'ARMURE DE SON ADVERSAIRE ET SOULEVANT CE DERNIER, LE TIENT SUSPENDU DANS LES AIRS...

L'infortuné chevalier se démène quelques instants entre ciel et terre, puis, brusquement, la lance se rompt, et il fait une chute piteuse sur le sol...

Les assistants hurlent et trépident d'enthousiasme...

Magnifique ! Splendide ! Incroyable !

L'orgueilleux chevalier noir a reçu une bonne leçon... Oh, mais que se passe-t-il ?...

Messire Conrad  
Messire Conrad

Par la Sainte Vierge ! C'est un des serviteurs du seigneur de Kessel !... Malheureux, que t'est-il arrivé ?

Messire Conrad, Steenhardt, le chevalier félon, a tué le seigneur de Kessel et a enlevé sa fille... Il a libéré les bandits. Ensemble, ils ont pillé et incendié le château...

... Mes camarades et moi, nous avons voulu les arrêter, mais ils nous ont terrassés. Puis, nous croyant morts, ils nous ont laissés derrière eux. Quand je suis revenu à moi, le château commençait à brûler... Je me suis enfui par le passage secret, j'ai pris un cheval, et me voici !...

Sans plus s'attarder au tournoi, Conrad rejoint ses hommes en hâte, et tous se mettent en route dans la direction du château de Steenhardt...

Le jour suivant, la petite troupe arrive en vue du sinistre manoir. Du haut du donjon, un garde les aperçoit et donne l'alarme...

Aux armes ! Conrad le Mardi marche vers nous !

Le chevalier et ses hommes arrivent bientôt à l'entrée du château...

Steenhardt, seigneur félon, je viens venger la mort du seigneur de Kessel et de ses hommes...

Attention, Messire !!!...



# UNE JOURNEE A S<sup>te</sup> HELENE

**C**HAQUE matin à la même heure, Napoléon était tiré de son sommeil par la sonnerie de la diane et les appels des bivouacs anglais. Une nouvelle journée commençait pour lui, aussi vide, aussi interminable que toutes celles qui s'étaient déjà succédées depuis le début de son exil. Il appelait Marchand, son valet de chambre, et lui demandait d'ouvrir les fenêtres.

— Donne-moi de l'air, mon garçon !...

Lorsqu'il faisait beau — ce qui arrivait rarement à Sainte-Hélène — il apercevait alors les baraquements et les tentes blanches du camp de Deadwood. Il sautait à bas du glorieux petit lit de camp sur lequel il avait dormi la veille de Marengo et la veille d'Austerlitz, passait une robe de chambre et avalait une tasse de café noir.

C'est à peu près à ce moment que, régulièrement, se faisait annoncer le docteur O'Meara. Il venait s'informer de la santé de l'empereur. Bien qu'il ne crût guère au pouvoir de la médecine, Napoléon le recevait toujours bien.

— J'espère que Votre Majesté a passé une bonne nuit ! disait le docteur.

— Fort bonne, je vous remercie, répondait presque invariablement l'empereur. Quelles nouvelles m'apportez-vous ?

O'Meara était bavard et spirituel. Il racontait par le menu tous les petits potins de l'île à son patient, et sa visite rompait agréablement l'insupportable monotonie des heures.

**L**E docteur parti, l'empereur faisait sa toilette et passait généralement le reste de la matinée à lire. Il s'installait dans un petit bureau attenant à sa chambre, sur un sofa d'où il pouvait contempler en levant les yeux la peinture d'Isabey représentant son fils, le roi de Rome, dans les bras de l'impératrice Marie-Louise.

Vers onze heures, on lui servait son déjeuner sur un guéridon. Il l'avalait rapidement comme c'était son habitude. Il avait toujours eu horreur de rester longtemps à table et ne laissait presque jamais le temps à ses convives, qui ne mangeaient pas aussi vite que lui, d'achever leur repas.

**D**ES diverses parties de la journée, c'était l'après-midi qui lui paraissait la plus longue. Il s'habillait vers deux heures et revêtait le costume avec lequel on l'a si souvent représenté : habit vert, gilet et culottes blanches. Au début de son séjour à Sainte-Hélène, cet habit était celui de colonel de la garde impériale, à parements et collet rouges. Plus tard, les galons d'or et d'argent dont

s'ornaient l'uniforme disparurent. Napoléon avait aussi des vêtements « civils », mais il ne les portait guère. Il n'aimait pas s'habiller en bourgeois.

Lorsqu'il était prêt, il rejoignait ses compagnons de captivité au parloir. C'était une pièce assez agréable, vaste et bien éclairée d'où l'on pouvait voir la mer. Les jours pluvieux, l'empereur y préparait ses récits de guerre. Il expliquait aux personnes qui l'entouraient le plan de ses batailles les plus célèbres : Rivoli, Friedland, Wagram, en utilisant pour figurer les armées de petites épingles à têtes noires et rouges. Quand le soleil brillait, il se promenait. Les gens de sa suite l'escortaient à quelques pas, têtes nues, à moins qu'il ne leur donnât l'ordre de se couvrir. Il marchait d'un pas lent et parlait peu.



**A** Sainte-Hélène, qui est située sous les tropiques, la nuit tombe avec une rapidité déconcertante. Il n'y a guère de crépuscule. Vers cinq ou six heures, les Français de l'île rentraient au salon et y attendaient le moment de dîner. Napoléon les y rejoignait et, jusqu'au repas, jouait au whist, au piquet ou aux échecs. Le jeu l'ennuyait. Il lui arrivait de n'y prêter aucune attention, d'abaisser ses cartes ou de pousser ses pions d'un geste machinal. Parfois, cependant, sans raison apparente, il était pris de la rage de gagner. Il raflait alors à ses adversaires tout l'argent qu'ils avaient sur eux, s'amusaient de leur mine déconfite, les plaisantait, puis leur restituait le montant de l'enjeu en disant :

— A l'avenir, soyez plus circonspects ! Voilà comment on ruine les fils de famille !

**A** sept heures précises, le maître d'hôtel Cipriani faisait son apparition au salon

et s'inclinait profondément devant l'empereur.

— Le dîner de Sa Majesté est servi !

Napoléon passait à table, suivi de ses commensaux habituels : le général et la générale de Montholon, Gourgaud et Bertrand. Rien n'était plus triste que ces dîners si ce n'est la salle à manger même où ils déroulaient. C'était une pièce si sombre qu'il y fallait en plein jour la lumière des bougies.

Le repas du soir était aussi rapidement expédié que le déjeuner. Lorsque le maréchal Bertrand, qui était particulièrement friand de pâtisseries, mangeait à la table de l'empereur, celui-ci prenait un malin plaisir à reculer sa chaise au moment même où l'on apportait les desserts. Et il riait de la déconvenue du maréchal qui, comme les autres convives, était à ce signal obligé de se lever.

**Q**U'ALLONS-NOUS lire, ce soir ? demandait-il ensuite à sa compagnie. De la comédie ou de la tragédie ?

Comme lui-même marquait une nette préférence pour la tragédie, on s'accordait à choisir Corneille ou Racine. Napoléon lisait à haute voix une scène ou un acte entier. Il déclamait avec feu, s'enthousiasmait aux passages les plus émouvants et répliquait avec animation aux remarques pertinentes de ses auditeurs.

Mais ce que ses compagnons préféraient par dessus tout, c'étaient les soirées de causeries où il les entretenait de sa vie, de ses triomphes, de ses revers. Il aimait se rappeler ses premières victoires, celles de Lodi, d'Arcole et de Rivoli qu'il avait remportées entre vingt-cinq et trente ans. Il reconnaissait ses erreurs, notamment les campagnes d'Espagne et de Russie qui avaient sonné le glas de l'empire. Mais il persistait à ne pas comprendre sa défaite à Waterloo.

— Faut-il l'attribuer à la pluie du 17 juin ?... A la fausse marche de Grouchy ?... Je ne sais trop. C'est la fatalité ! Même avec vingt mille hommes de moins, je devais encore gagner la bataille.

Et les heures passaient. Il arrivait un moment où ses compagnons ne parvenaient plus à dissimuler leur fatigue.

— Quelle heure est-il donc ? demandait-il brusquement.

Puis, quand on lui avait répondu :

— Encore une victoire sur le temps ! répliquait-il. Allons nous coucher !







# La Bannière Etoilée

Nous sommes heureux de vous présenter cette nouvelle histoire en images qui évoque la grandiose épopée de l'indépendance américaine et la figure légendaire de George Washington...

**NOUS** sommes au dix-huitième siècle, dans les florissantes colonies anglaises de l'Amérique du Nord où vit un peuple de colons et de pionniers, pour la plupart originaires d'Angleterre.

Le cabaret de Jeffer Norriston, perdu dans la zone de forêts qui s'étend au pied des Monts Alleghany, est le rendez-vous des pionniers de la Virginie et des colonies françaises de l'Ohio.

Hello, Signor Marxel, à qui devons-nous ?



A Monsieur Washington, planteur et brillant officier de nos milices !

Il s'y trouve aussi des agriculteurs italiens travaillant sur les terres de Norriston.

Tavernier, donnez-nous du whisky.

A la santé de Washington !



Le toast de Marxel est accueilli avec un véritable enthousiasme.

A ce moment, trois hommes descendent de cheval et abritent leurs montures dans la remise.

Billy, occupe-toi des chevaux ! Ils ont besoin d'être soignés si nous voulons arriver au bout de ces 150 milles !



L'un des hommes est George Washington, officier de la milice de Virginie ; il porte une sommation du gouverneur de la colonie au commandant du fort français Le Boeuf, près du lac Erie.



Norriston, pouvez-vous nous loger cette nuit ?

Avec plaisir ! Entrez, mon colonel.



Pendant que Washington et ses deux compagnons suivent Norriston, les pionniers parlent...



Il a, un jour, tenu tête à mille Indiens avec cent soldats ! Il n'est pas encore colonel, mais bientôt.



Pour arriver au fort Le Boeuf, Washington doit traverser d'immenses territoires boisés infestés de tribus hostiles. Pourtant, il accomplit sa mission avec succès. Quand la nouvelle s'en répand, la réputation du jeune gentilhomme de Virginie s'accroît encore. On le considère déjà comme un héros de légende.

Laisse-moi baiser ton pied, ô Blanc. Tu es protégé par le Grand Esprit. Tu es le symbole d'une race forte ! Lève-toi, vieillard ! Je saute ton âge vénérable.



Sur le chemin de retour, un chef indien se prosterne à ses pieds et lui rend hommage en termes prophétiques.

Mais le cœur du jeune cavalier, gonflé de joie, s'attriste bientôt à la vue d'un étrange spectacle.

Quel est ce bizarre oiseau, Maître ?

C'est un de nos compatriotes auquel le gouvernement britannique inflige ce châtiment odieux... Les Anglais sont en train de jouer avec le feu !...







ROMAN INEDIT DE  
FRANCIS DIDELOT

# Les Aventures de DZIDZIRI

ILLUSTRATIONS  
D'ALB. WEINBERG



Le jeune Dzidziri, le pilote Larnaud et l'air-hostess Sophie sont à la poursuite du prince Ephraïm et de son secrétaire Domingo qui leur ont volé des documents secrets relatifs au Normandie des Aïrs. Ils viennent de retrouver une auto abandonnée près d'un pont de lianes détruit impossible de passer. Qu'à cela ne tienne !... Dzidziri s'élance vers un arbre, suivi du jeune Laobé...

## AU CŒUR DES ECLAIRS...

**A**LLONS-Y !... Laobé avait peine à suivre Dzidziri. C'était comique : le négroïde, cependant accoutumé depuis son jeune âge à folâtrer dans les arbres, semblait plus emprunté que le jeune Blanc aux cheveux rouges : c'est que Dzidziri mettait à profit l'enseignement de Mouhou, la guenon. Il avait remarqué comment elle s'y prenait pour éviter les pièges du vertige, pour s'emparer d'une liane et voltiger de branche en branche.

Au-dessous d'eux ils ne pouvaient rien distinguer. Avaient-ils réussi à franchir la rivière au pont détruit ? Ils l'espéraient, mais nulle trouée dans la masse dense des feuillages ne leur permettait d'en être certains.

A deux ou trois reprises Laobé faillit choir. Son petit visage se crispait. Il réfrénait une envie croissante de claquer des dents. Dzidziri bougonna :

— Tu as la frousse ?

— Son compagnon balbutia :

— Moi y a descendre ou moi y a tomber.

— Bien, mon joll. T'en fais pas. Accroche-toi à moi.

Laobé ne se le fit pas répéter. Il empôigna Dzidziri à bras-le-corps au point de l'étrangler.

— Serre pas tant, recommanda le Parisien.

Leur situation élevée ne pouvait se prolonger. Ils n'auraient pas loin à cette hauteur. Dzidziri avisa une liane. La tira pour vérifier sa solidité.

— Gare, recommanda-t-il. Ne lâche pas.

Et il donna une ruade pour s'écarter de l'arbre. La descente s'amorça. Pas pour longtemps. Presque tout de suite, une sorte de craquement se produisit : la liane parut s'étirer, et elle filait vers le sol à une vitesse vertigineuse. Ou elle s'était rompue, ou bien elle se détachait au fur et à mesure sous le poids double de ses « passagers ».

— Attention, Laobé ! cria Dzidziri.

Devant ses yeux, le tronc de l'arbre passait dans une sorte de tourbillon : pas un point où s'accrocher. Il voulait saisir une branche : il ne fit que se mettre la main en sang.

La pensée le traversa : « Ou va s'étaler comme des crêpes... »

Mais dans un immense fracas de branches brisées, de feuillages mis en miettes, les deux amis tombèrent l'un sur l'autre. Le premier Dzidziri se remit sur pieds. Il inspecta les lieux.

— Vu, exprima-t-il. Une chance sur mille, et elle a été pour nous. Sais-tu où nous sommes, Coco ?

— Non, fit Laobé qui se massait tantôt les épaules, et tantôt les jambes.

— Dans un piège...

Oui, une fosse avait été creusée au pied de l'arbre, recouverte de branches et ça a amorti la chute...

— Un piège ? balbutia Laobé regardant autour de lui avec crainte.

Dzidziri éclata d'un rire rassurant :

— La maison n'a pas de locataires. Il n'y a plus qu'à sortir... Ils se trouveront bientôt hors d'affaire. Dzidziri se gratta furieusement la nuque.

— Et maintenant, Laobé, quelle direction ?

Le petit indigène tendit son index noir et pareil à un cigare :

— Par là.

Ils marchèrent longtemps. La forêt vierge s'étendait autour d'eux, immense, invincible, semblait-elle. Peu à peu, malgré sa bravoure, Dzidziri éprouvait un sentiment d'angoisse : tout était trop gigantesque, trop démesuré, ici !... Les arbres érigaient des troncs semblables à des colonnes de cathédrale ; les fleurs qu'ils portaient, rouges, mauves, blanches, étaient aussi grandes qu'une roue de voiture, elles secrétaient une odeur lourde, entêtante.

Des lianes dégingolantes depuis le faite des géants, plus grosses que des câbles. Des oiseaux se risquaient parfois à voler dans cette pénombre, mais eux-mêmes n'osaient pas chanter comme s'ils n'osaient troubler le silence.

Et Laobé comme Dzidziri ne se risquaient pas à parler fort : l'un et l'autre chuchotaient. Suivre son chemin ici n'était pas une petite affaire. Laobé avait pourtant relevé des traces, une branche brisée, un bouquet de feuilles froissées ; il s'agenouillait, flairait presque le sol : tel un chien. Il hochait sa tête laineuse :

— Des hommes y a passé là, disait-il.

— D'accord, ronchonnait Dzidziri, mais est-ce que c'est Ephraïm ?

Et Laobé de dire :

— Y a pas hommes de mon pays. Y a porter souliers.

La nuit lentement descendait sur la brousse. L'ombre devenait de plus en plus épaisse. Dzidziri s'arrêta, non sans pousser un soupir :

— Il faut camper ici.

Laobé l'approuva. Vivement il organisa un abri sommaire afin qu'ils pussent passer les heures nocturnes. Assis sur une souche abattue, Dzidziri le regardait faire. Il était sans joie, envahi par une impression désagréable ; et, plus pour lui-même que pour son compagnon, il parlait :

— Ça ne tourne pas rond !... Où sommes-nous allés nous fourrer ? et qu'est-ce qui va en sortir ?... D'accord, j'ai tiré Yves Larnaud et Sophie du pétrin. Ephraïm et Domingo croient que nous avons nourri les poissons du fleuve après nous être noyés au passage des chutes. Donc, ils ne nous cherchent plus... Mais nous, les retrouverons-nous ? Parce qu'il y a les papiers, et moi, Dzidziri, j'ai pris l'engagement de les reprendre... Pas vrai, Laobé ?

— Oui, oui, faisait le petit Noir en montrant ses dents blanches, luisantes dans l'obscurité croissante.

— Tu t'en moques, toi, des papiers. Est-ce que tu penses seulement que nous retrouverons nos amis ?

— Oui, oui, répéta Laobé.

La nuit s'illumina. Les éclairs se succédaient, bleutés, jetant sous la voûte des arbres des tentacules de clarté, de véritables traits de feu qui transperçaient les frondaisons et couraient le long des troncs. Epouvanté, Laobé se serra contre son ami blanc.

Les grondements se succédaient désormais sans interruption. Terrifiante cacophonie céleste. Les fureurs des éclairs ne cessaient pas ; toute la forêt éclatait d'une espèce de lumière violette, parfois éclaircie d'une flamme rubis. La foudre frappa. Sa boule de feu jaillit, atteignit un des géants, l'entoura d'une étreinte fluorescente et dramatique. Il y eut un craquement. L'arbre, atteint dans ses œuvres vives, était rompu à sa base, rendu jusqu'en son milieu ; cependant il ne tombait pas ; car ses frères le retenaient et le retiendraient jusqu'à ce que les ans pourrissent le bois et le détruisissent.

Dzidziri respirait avec moins de peine, lui semblait-il.

— Pour une tornade, c'est une tornade, dit-il avec un petit rire destiné à tranquilliser Laobé. Je comprends pourquoi j'éprouvais d'angoisse. Ça va mieux maintenant. Et toi, Laobé ?

— O... ooo... ui, bredouilla son compagnon.

A ce moment, il y eut, au-dessus de leur tête, un crépitement, comme la charge de milliers et de milliers de chevaux. C'était la pluie... Non une averse comme on voit en Europe, mais la terrible pluie équatoriale, qui fertilise le sol en une nuit et fait jaillir des plantes où il n'y avait que sécheresse. D'abord les gouttes ne parvinrent pas à transpercer la voûte des arbres ; mais, à force de tomber, l'eau s'infiltra et ce fut alors des cataractes. L'abri rudimentaire édifié par Laobé n'y résista pas. Les deux amis, pressés l'un contre l'autre, mouillés jusqu'aux os, s'efforçaient de leur mieux de résister. Laobé se cachait la tête de ses bras recourbés. Dzidziri en avait perdu jusqu'à sa gouaille coutumière.

Le tonnerre pourtant s'était éloigné. Les bruits s'apaisaient. Il n'y avait plus que cette chute monotone de la pluie. Soudain ils entendirent un autre bruit.

C'était comme un pas... un pas lourd, qui eût écrasé le sol gonfié d'eau... dont chaque enjambée prenait un sens de plus en plus terrifiant.

Car ce bruit se rapprochait.

Maintenant un souffle rauque se percevait. Était-ce une bête ? un homme ?...

LA SEMAINE PROCHAINE :

MOUHOU A LA RESCousse

— 6 —



# LES MAMELUKS DE BONAPARTE

TEXTES ET  
DESSINS DE

Mis au contact d'insolites mouvements de l'armée prussienne, Napoléon prépare adroitement son plan de campagne. Fais il part pour Mayence...

JACQUES  
LAUDY

Cependant, à Erfurt, le roi, la reine et le prince Louis de Prusse, ainsi que les généraux, sont réunis en conseil...

Monsieur le prince de Brunswick, vous avez la parole.

Sire, bien que nos troupes occupent des positions excellentes, il reste un point douloureux : les intentions exactes de Napoléon !

Que disent les rapports ?

Rien de bien précis, et ce serait à désespérer si je n'avais pris à mon service, très opportunément...

Le Prince se dirige vers une porte latérale...

... un agent particulièrement habile et dévoué...

... que j'ai le plaisir de vous présenter...

Sire, voici le comte de Montbidoon, que sa haine pour Napoléon a porté de notre côté.

Avez-vous pu, Monsieur, recueillir des renseignements précis sur les mouvements de la Grande Armée ?

Certes, Sire !

Et c'est pour vous les communiquer...

... que je suis accouru ici ! Ney et Soult feront la droite, et sont concentrés dans le pays de Bayreuth ; Davout et Bernadotte le centre, tout près de Bamberg ; Lannes et Augereau la gauche, près de Cobourg. Napoléon attaquera donc vraisemblablement à droite ou à gauche de la forêt de Thuringe, par la Franconie ou par le pays de Fulde, je ne sais encore, mais je le saurai sous peu...

Votre rapport est infiniment précieux, Monsieur. Parlez donc : nos vœux vous accompagnent...

Le prince de Brunswick reconduit Montbidoon jusqu'à la porte.

Fâcheuse guerre, Monsieur de Montbidoon, fâcheuse guerre... Certes, nous comptons la gagner... mais sait-on jamais avec ce diable d'homme !...

Votre Altesse peut compter que je ferai tout au monde pour aider à la défaite de l'opéra comique !

Bien sûr ! Bien sûr ! mon cher comte... Mais... hum... dites-moi... la santé de l'Empereur est-elle bonne en ce moment ?

Oui... oui... je vois ce que vous pensez... je vais y réfléchir...

Le lendemain, sur la route de Warzburg...

Grand Dieu ! Pauvre femme !



# LE PETIT CHEVAL



CHACQUE matin, avant de descendre pour allumer le poêle et faire le café, Gérard soulevait la lucarne du grenier où il passait la nuit. Il supputait du regard le temps probable et qui, en influant sur les rhumatismes de ses cousines, allait, par voie de conséquence, agir durant vingt-quatre heures sur sa destinée.

Ce matin-là, en se penchant sur la gouttière, il remarqua, le long de la grand-rue qui mène à l'église, des hommes occupés

à boulonner de hautes carcasses de bois. C'était la foire annuelle qui s'installait dans la petite ville. Quelques instants plus tard, lorsque l'enfant sortit pour chercher le pain et le lait, les baraques étaient montées et commençaient à s'habiller de leurs vêtements de toile. Gérard distingua aisément le stand de tir, la friture étincelante de miroirs, les roulottes-cages d'une ménagerie, le salon en peluche de la cartomancienne et le gros champignon, arrondi sous son prélat gris, du carrousel.

La journée se passa à récurer la cuisine, à peler les pommes de terre, à bêcher le potager. On était au mois d'août. La terre était sèche et le travail rude pour un jardinier de neuf ans.

Après le repas du soir, un petit vent tiède apporta jusqu'au jardinet des demoiselles Tapir, des flonflons d'orchestrier, mêlés à des effluves de beignets gras et à l'acre senteur des fauves. Gérard conçut brusquement un désir immodéré de se promener parmi les lumières de la fête, de franchir ces guichets qui, moyennant cent sous, donnent accès aux mystères dissimulés derrière leurs décors de toile. Mais Gérard, orphelin hébergé à contre-cœur par deux cousines célibataires et grippe-sous, se trouvait totalement démuné d'argent de poche. Et ce n'était guère le moment de mendier quelque subside extraordinaire. Hier encore, Mathilde Tapir — la plus jeune des deux sœurs, âgée de 63 ans — lui avait appliqué sur les doigts vingt coups d'aiguille à tricoter pour le punir d'avoir brisé une tasse alors qu'il lavait la vaisselle. Ah ! il les détestait cordialement ces vieilles chouettes, qui ne cessaient de l'accabler de remontrances, pour mieux exalter le généreux sacrifice consenti par elles en recueillant un vanupied comme lui. Finalement, il obtint, non sans peine, la permission de sortir un moment. Aglaé insistait sur le fait qu'il usait ses chaussures à courir inutilement les rues.

Gérard commença par défilier lentement devant les baraques alignées. Des farandoles de gosses en liberté le bousculaient en riant au passage. Les garçons, une fleur à la boutonnière, gesticulaient et parlaient haut pour attirer les regards des jeunes filles. Soudain, devant la Tête de Turc — où des gaillards musclés assénaient à tour de rôle des coups de



mallet pour mesurer leur force — Gérard distingua à terre un objet brillant. C'était une pièce de cinq francs. On eut dit qu'elle avait été posée sur ce coin de pavé à son intention, car les gens passaient et repassaient sans la voir, comme si pour tout autre que lui elle eut été invisible. Gérard la ramassa et l'examina attentivement, se demandant s'il s'agissait bien d'une pièce réelle. Sa conviction faite, il se dirigea sans hésitation vers le manège. C'était là qu'il avait décidé de dilapider son providentiel trésor.

Longuement il considéra les diverses montures offertes à son choix. Le carrousel possédait des chevaux noirs et blancs de coupe identique, quelques cochons grassouilleux et réjouis, deux éléphants débonnaires et pleins d'importance. Il y avait même une minuscule auto de pompiers, avec son échelle et sa cloche de cuivre, qui permettait de faire du vacarme tout en tournant en rond. Gérard allait opter pour un chameau dont la majestueuse bêtise l'avait séduit, lorsque son regard tomba sur le petit cheval rose. Il lui manquait une oreille et sa couleur était défraîchie, aussi se trouvait-il souvent sans cavalier. Au passage, le cheval rose lui fit un clin d'œil, et comme, la course terminée, il se trouvait arrêté par hasard devant l'enfant, ce dernier l'enfourcha le plus naturellement du monde.

— Je voudrais te demander un service, murmura le cheval rose à voix basse.

— Je croyais que les chevaux de bois ne parlaient pas, répliqua Gérard étonné.

— C'est que je suis, moi, un petit cheval bien vivant. On m'a emprisonné ici en visant à ma selle cette tige de cuivre. Ce stupide mécanisme, qui me fait monter et descendre sans arrêt, me donne des haut-le-cœur.

— Je conçois cela, dit Gérard, mais que puis-je faire pour toi ?

— Viens cette nuit me délivrer, dès que le carrousel sera fermé il suffira que tu emportes un solide tournevis. Pour ta récompense, nous irons folâtrer tous les deux. Je suis affamé d'avoine fraîche, d'eau claire et de liberté.

— Je te comprends, fit l'enfant. Tu m'emmèneras jusqu'au grand barrage ?

— Je t'emmènerai bien plus loin, si tu consens à me suivre, assura le petit cheval rose.

Cette nuit-là, Gérard ne dormit point. De sa lucarne, il guetta l'extinction des guirlandes électriques, puis se glissa dans l'escalier. Il avait noué autour de son cou son écharpe de laine et tenait à la main ses grosses bottines cloutées. Il contrôla au passage les ronflements paisibles mais dissimulables des demoiselles Tapir — Aglaé ronflait en basse et Mathilde en soprano —, choisit dans le coffre de chêne un grand tournevis de charpentier et gagna la rue.

— Je t'attendais avec impatience, fit le petit cheval rose, lorsque l'enfant se fut glissé sous la bâche. J'ai une pointe de vis qui a percé ma sous-ventrière et qui me blesse le poitrail. Dépêche-toi de me sortir d'ici. La nuit est claire, mais ils sont tous si abrutis de cris et de bière, qu'ils dorment à poings fermés.

Gérard ne mit pas dix minutes à effectuer le travail. Il écarta les tiges de cuivre et son nouvel ami se retrouva sans difficulté, les quatre jambes sur le plancher du manège.

— Grimpe sur mon dos; ne perdons pas de temps, souffla le cheval. Et en trois bons il fut sur la route qui conduisait vers les campagnes.

— Où allons-nous ?

— Tu le verras bien. Agrippe-toi solidement à ma crinière. Comme je ne suis pas ferré, les cailloux me blessent les sabots; je préfère prendre de la hauteur. Et Gérard s'aper-







cut avec stupéfaction que l'animal agitant doucement les pattes, flottait maintenant aussi aisément qu'un oiseau dans l'espace. Ils montaient. Déjà la route n'était plus, sous la lune, qu'un mince filet d'argent; les maisons ressemblaient aux cubes d'un jeu de construction, les champs et pâtures aux damiers inégaux d'un vaste manteau d'arlequin.

Un vent doux et parfumé le frôlait comme une caresse.

L'atmosphère était devenue translucide.

Sur le bleu de la voûte céleste se précisaient des millions et des millions d'étoiles. Gérard n'éprouvait ni vertige ni crainte. Il se sentait mollement bercé par le galop aérien de son compagnon, dont il éprouvait sous lui le corps robuste et chaud. La nuit diamantée les enveloppait d'un silence émouvant.

— Je ne me souviens pas d'avoir jamais connu un bonheur comme ce soir. Nous montons toujours. Tu m'emportes donc au ciel, petit cheval rose ? Peux-tu me conduire auprès de maman ?

— Non, Gérard, mon pouvoir ne va pas jusque-là. J'ai simplement voulu te promener dans un monde où le commun des hommes n'a pas accès. C'est le monde consolant de la poésie, où tout est plus pur et plus beau. Vois comme d'ici les choses de la terre prennent leurs vraies proportions. Le tout est de savoir s'élever. Et pour cela, il suffit, comme tu l'as fait, d'enfourcher résolument, lorsqu'il se présente, le petit cheval rose du carrousel, même s'il semble moins fringant que ses voisins.

— Je voudrais tant demeurer ici, balbutia l'enfant, ivre de bonheur. Tu redescends déjà ! Oh non, je t'en supplie, poursuivons notre voyage.

— Impossible, Gérard. Il est l'heure. Il nous faut rentrer.

Maintenant le sol montait vers eux, dans le tourbillon d'une grande rumeur confuse. L'instant d'après, son compagnon déposait délicatement l'enfant sur son petit lit, dans le grenier des demoiselles Tapir.

— Tu reviendras, dis ? Tu reviendras me chercher demain, pour une autre promenade là-haut ?

— J'ai encore à montrer la route à beaucoup d'autres petits enfants qui, comme toi, méritent d'oublier leurs chagrins. Toi, Gérard, tu connais le chemin enchanté. Tu peux y retourner sans moi, toutes les fois que tu le désires. Il suffit que tu conserves intacte ton âme de ce soir.

Sur ces mots, le petit cheval bondit par la lucarne. Il ne fut plus, bientôt, qu'un minuscule point rose dans l'immensité étoilée du ciel bleu.

Le lendemain, en allant chercher le pain et le lait quotidiens, Gérard courut soulever la bâche du manège. Il n'y vit que des chevaux noirs et blancs, des éléphants, des chameaux et des cochons de bois. Il n'y trouva plus le petit cheval rose, ni même la place qu'il occupait la veille.

Mais Gérard leva les yeux et sourit, car il sentait confusément que sa vie serait désormais différente.



# Interdit aux garçons



## BILINGUISME !

« Les peuples heureux n'ont pas d'histoire ». Les petites filles heureuses non plus. Etre en vacances, dans mon jardin, avec mon chien, mes fleurs et mes livres suffit à mon bonheur. Et je laisse volontiers aux autres les aventures et mésaventures des voyages ou villégiatures.

Mais cela ne fera pas l'affaire des lectrices de « TINTIN », me suis-je dit. Je n'aurai rien à leur raconter. Alors, pour vous, j'ai accepté un week-end dans une ferme en Flandre. Ah la la ! Quelle histoire ! Je m'en souviendrai ! Et tout cela pour vous faire plaisir ! Alors que j'étais si bien chez moi !

Donc, un vendredi soir — sous une pluie diluvienne —, nous arrivons à la ferme en question. Pittoresque, rustique à souhait : on s'y cogne aux poutres du plafond, l'humidité suinte des murs, la cheminée (authentique, du XVII<sup>e</sup> siècle) nous enfume comme des jambons. Sans parler des moustiques, araignées, souris, rats (tous authentiques, du XX<sup>e</sup> siècle). Dans la cuisine — confort suprême — il y avait un moteur électrique pour faire monter l'eau. Moteur muni d'un accessoire d'une importance capitale : une courroie... Et c'est de là que vint toute l'histoire. La courroie était trop courte et craqua.

Dehors, il pleuvait à torrents, les gouttières débordaient, mais dedans on se lavait les mains à l'eau minérale. Le soir même, un débrouillard de la bande décida de porter la courroie chez le cordonnier du village le plus proche (cordonnier = schoenmaker en flamand).



Mais le débrouillard n'était pas polyglotte. C'est en français et à grand renfort de gestes qu'il donna les explications : allonger de 10 cm. et recoudre solidement. Le lendemain elle était recousue solidement mais... raccourcie de 10 cm. Le réputé « débrouillard » fut conspué et un autre décida de prendre l'affaire en mains. L'affaire, c'est-à-dire la courroie, qu'il reporta chez le cordonnier (schoenmaker), lui expliquant, encore par gestes et toujours en français, qu'il fallait maintenant l'allonger de 20 cm. En attendant, on falsait le café avec du Spa. Au crépuscule, l'espoir d'une toilette non gazeuse s'évanouissait. Car, ô catastrophe, la courroie nous revenait à nouveau raccourcie. Et cette fois de 20 cm. !

Le dimanche se passa en allées et venues entre le cordonnier (schoenmaker) et le moteur. Une vraie malédiction pesait sur la courroie qui, telle une peau de chagrin, ne cessait de rapetisser. Quand l'heure du retour sonna, il en restait à peine de quoi ressembler une chaussure. Alors, on refit ses valises avec entrain, en rêvant d'un bon bain et d'un verre d'eau fraîche.

Moralité : 1) Dans un pays bilingue, soyons bilingues.

2) Ne partons jamais en voyage sans emporter nos robinets.

3) On ne m'y reprendra plus à quitter ma chère maison (eau courante à tous les étages) uniquement pour avoir autre chose à vous dire que « Bonne fin de vacances, profitez bien de vos derniers jours de liberté ! »

*Brigitte*

P.S. — Pour nous remettre dans le mouvement, en prévision de la rentrée des classes, je vous propose le petit problème suivant. Etant donné qu'une courroie de 1.90 m. qui devait être allongée de 10 cm. a été raccourcie de la longueur qu'il fallait ajouter, au bout de combien de visites chez le cordonnier (schoenmaker) ne restait-il qu'un bout de cuir de la longueur d'une semelle ?



# LE CASQUE TARTARE

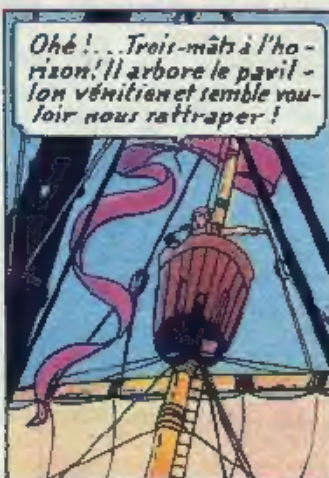
TEXTE ET DESSINS DE WILLY VANDERSTEEN

Le capitaine Rubakol et le nain Luigi sont prisonniers à bord d'un navire génois. M. Lombique et ses amis s'apprêtent à les délivrer...

Halte, ne frappez pas! La vigie crie quelque chose!...



Ohé!... Trois-mâts à l'horizon! Il arbore le pavillon vénitien et semble vouloir nous rattraper!



Il tuonas! C'est le "Regina dell' Adriatico"! Il gagne rapidement du terrain... Sans doute navigue-t-il à cale vide...



Tout le monde sur le pont! Déployez les voiles! En vitesse! Branle-bas de combat! Si sbrighi!



Cependant, le capitaine du "Regina dell' Adriatico" prend également ses dispositions...



Dans un quart d'heure nous aurons rejoint les Génois, et s'ils refusent de nous rendre le capitaine Rubakol et Luigi, nous livrerons combat!



Vite, à la cabine! Il faut que je me mette en tenue de bataille pour le cas où les choses se gâteraient!



Je désire être prêt à donner un coup de main aux Vénitiens. Et je vous garantis, mille tonnerres...



...que si nous montons à l'abordage, je serai le premier à sauter sur le pont ennemi!... Veux-tu m'attacher mon ceinturon, Bob?



Gare au premier Génois qui se trouve sur mon chemin! Je sens que je vais le pourfendre!



Attenzione! Nous approchons du navire génois. Abritez-vous derrière le barlingage de babord! Préparez les crochets d'abordage!...



?



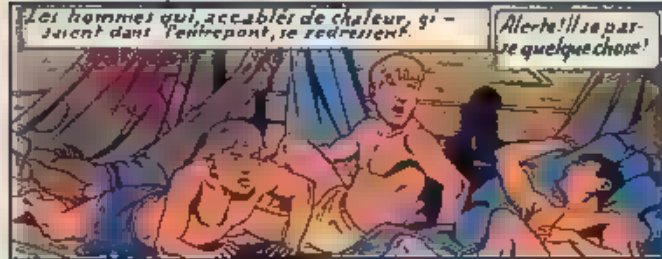


# L'ILE MAUDITE

Aux côtés de ses compagnons, font route vers l'île située à l'ouest des colonnes d'Hercule, où se trouve le siège d'une mystérieuse organisation.

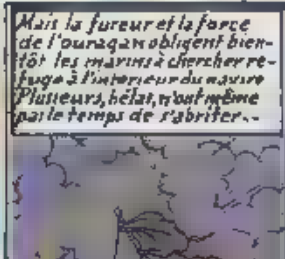
Jacques Martin

Une ligne de nuages noirs vient d'apparaître à l'horizon. Elle roule vers le navire avec une vitesse vertigineuse. L'océan brusquement s'agite, le ciel se couvre.



Les hommes qui, accablés de chaleur, gisaient dans l'entrepont, se redressent.

Alerte ! Il se passe quelque chose !



Mais la fureur et la force de l'ouragan obligent bientôt les marins à chercher refuge à l'intérieur du navire. Plusieurs, hélas, n'ont même pas le temps de s'abriter...



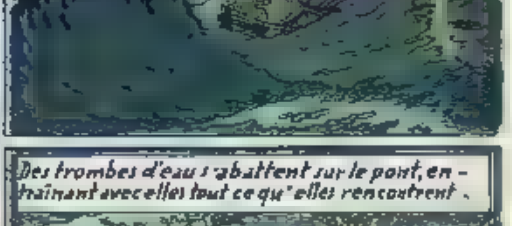
L'océan se creuse de vagues gigantesques qui semblent devoir broyer l'infortuné vaisseau...



Les ordres fusent : UN CYCLONE ! Bloquez immédiatement les orifices !



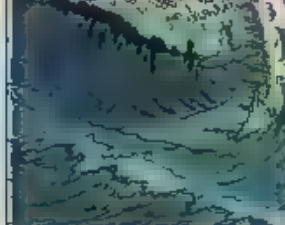
Les hommes abaissent les volets d'ouverture par où passent les rames. Ils dressent et fixent des panneaux pour fermer la cale.



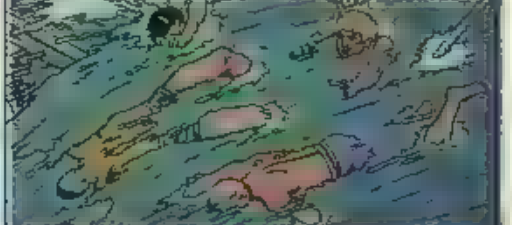
Des trombes d'eau s'abattent sur le pont, entraînant avec elles tout ce qu'elles rencontrent.



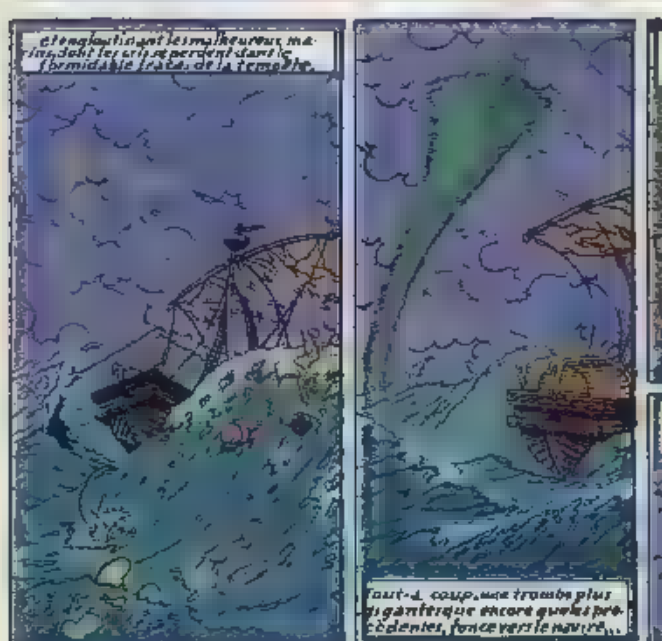
... tandis que sur le pont, d'autres s'efforcent de fendre les cordages.



Une masse d'eau s'abat sur la porte de la cabine arrière qui vole en éclats...



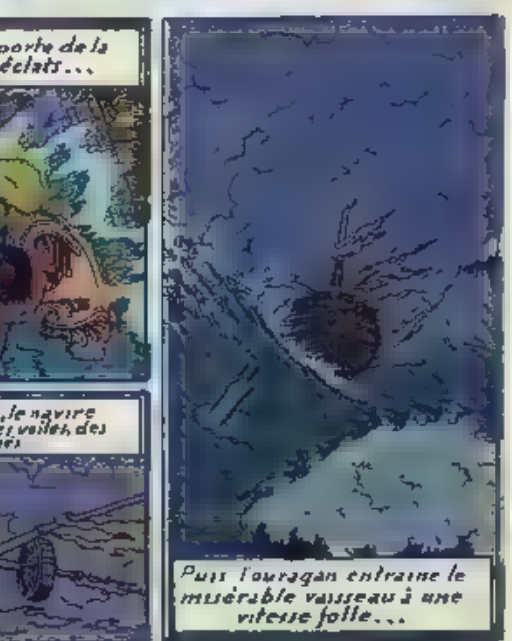
Des trombes d'eau s'abattent sur le pont, entraînant avec elles tout ce qu'elles rencontrent.



Et engloutissant les malheureux marins, dont les cris se perdent dans le formidable fracas de la temête.



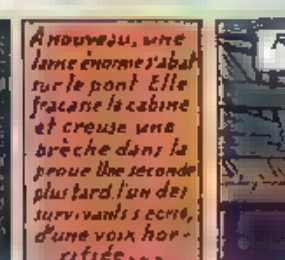
Une masse d'eau s'abat sur la porte de la cabine arrière qui vole en éclats...



Emporté, secoué par le tourbillon, le navire craque de toutes parts. Le mât, les voiles, des panneaux entiers sont arrachés.



Prêts ma main, Enak ! ENAK !



A nouveau, une lame énorme s'abat sur le pont. Elle fracasse la cabine et creuse une brèche dans la proue. Une seconde plus tard, l'un des survivants s'écrie, d'une voix horrifiée...



Regardez ! Cette fois, c'est la fin !

Un problème qui devait être résolu qu'il ne le soit pas.





## Le timbre TINTIN

### PARTICIPEZ TOUS A NOTRE CONCOURS DU TIMBRE

Afin de vous permettre, grâce au Timbre « Tintin », de gagner de beaux prix, nous avons décidé d'organiser, à partir de cette semaine, une série de petits concours auxquels vous êtes tous invités à participer.

Voici le premier Concours du Timbre « Tintin », consacré au :

### CHOCOLAT VICTORIA

Tous vous connaissez et appréciez l'excellent chocolat Victoria. Nous vous proposons donc de nous envoyer un court slogan qui dira les mérites de cette friandise.

Attention ! Il ne s'agit pas d'une rédaction, mais d'une simple phrase.

Par exemple : Victoria un jour,  
Victoria toujours.

Les réponses doivent nous parvenir, avec la mention « Concours du Timbre », avant le mardi 28 août à minuit. Les meilleures seront publiées.

Victoria vous réserve la surprise de beaux prix.



Le petit Chinois. — Nous, nous avons la Grande Muraille.  
Le petit Américain. — Peuh ! Et nous, nous avons les gratte-ciel.

Le petit Belge. — Sans doute, mais nous avons, nous autres, quelque chose de plus précieux : le timbre TINTIN !!!

### LISTE DES PRIMES

	Points
1. Cinq séries de 40 vignettes : « Le Roman du Renard », par série ... ..	50
2. Carnet de décalcomanies TINTIN, reproduisant en couleurs les principaux personnages de Hergé, carnet A, 15 sujets ... ..	50
3. Carnet de décalcomanies TINTIN, idem, carnet B, 22 sujets ... ..	60
4. Deux séries de cinq cartes postales en couleurs, dessinées par Hergé (série I ou II), par série ... ..	70
5. Pochette spéciale de papier à lettre TINTIN, illustré par Hergé, avec sujets variés ... ..	80
6. Coquet fanion TINTIN, pour trottinette ou vélo (double face, trois couleurs) ... ..	100
7. Portefeuille TINTIN (article en cuiroléine avec décoration TINTIN et MILOU) ... ..	200
8. Puzzle TINTIN. Scènes originales sur bois, dessinées par Hergé ... ..	50
9. Puzzle TINTIN (grand modèle), scènes originales sur bois, dessinées par Hergé ... ..	500
10. Jeu de cubes, création de Hergé ... ..	500

Sont priés d'envoyer leur adresse exacte  
L. Van Hesse, Saint-Nicolas. — X., à Laasne. — X., à Seraing (paquet recommandé) — Godelieve D'Joos.

N'oubliez pas que le timbre TINTIN vous est offert par :

VICTORIA — PALMAFINA — MATERNE  
HEUDEBERT — TOSELLI

# Pêche au Requin

DEPUIS deux jours, un requin bien des tropiques rôde autour de notre navire alourdi par des semaines de roulis : tantôt par tribord, tantôt sous le vent, à une certaine distance, car il connaît le danger du harpon !

Seule son arête dorsale émerge de la mer qui crépite sous la pluie. A fleur d'eau, sa vilaine tête plate nous guette.

Quand un coup de roulis plus accentué rabat violemment les sabords du pavois, l'arête trace un sillage et disparaît : on ne distingue plus que la forme violet-sombre du gredin, entre deux eaux. Il s'écarte, godillant de la queue, sans hâte, mêlant tout de même, avec des manières de chat.

Depuis deux jours aussi, l'officier de quart dans l'intervalle des manœuvres de brassage, surveille l'hameçon qui traîne à l'arrière. Dame, le lard nous le mangeons nous-mêmes, et la gent squalo n'y regarde pas de si près !

Notre requin est paresseux à se faire prendre. Vingt fois, il s'est approché, averti par son « flôte », il a reniflé l'appât, s'est chaviré sur le flanc, à ouvert sa mauvaise gueule... puis a remis cela à une autre fois. Il se moque de nous !

De tout temps a existé une haine solide entre gens de mer et requins. C'est une vendetta qui dure depuis des siècles et des siècles. Personne ne peut dire qui a commencé, mais tout le monde sait qu'il s'agit d'une lutte à mort.

Nous venons de lever les bras du grand mâle. Chacun s'en retourne à sa corvée. La miennne est sur la poupe, à frotter au sable le tack de la timonerie.

Le second se penche par dessus la lisse et m'appelle doucement.

— Cette fois-ci, nous l'aurons, ce fichu requin ! dit-il.

La bête à bout d'indifférence affectée, s'est délibérément approchée, elle se met sur le dos et rageusement, engouffrant la charogne. Le second a saisi la ligne et d'un geste puissant, l'attire à lui.

— Nous l'avons ! cria-t-il. Par ici, tout le monde !

En un rien de temps, nous sommes six à haler sur la ligne que l'on a passée par la poulie-coupée frappée au gât moi, j'ai pris un tour au cabillot proche et je rentre le mou à chaque tirée.

Et voici notre requin qui se débat follement, suspendu à hauteur de lisse.

— Je m'en vais le calmat, dit le second.

Et il lui plonge le harpon dans la nuque. Le sang coule, rougit le sillage. On fait glisser un nœud coulant qui prend la bête au-dessus de la queue, et nous l'amenons sur le pont.

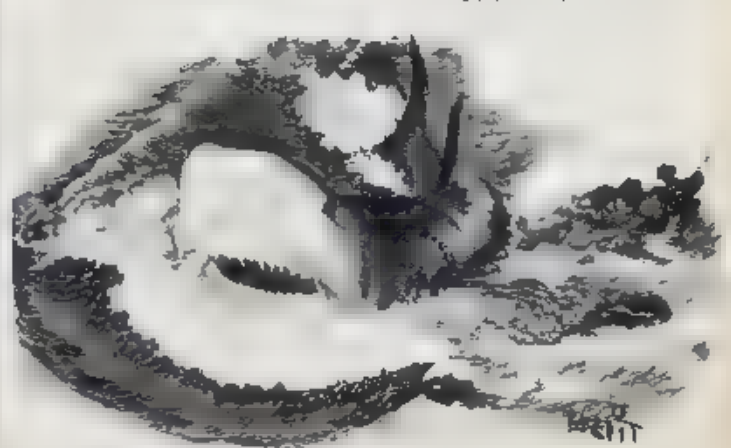
Elle n'est pas morte. Ses yeux nous jettent toute sa haine. Elle se débat encore, frappe de la queue. Mais nous l'achevons.

Puis, de deux coups de hache, le maître-charpentier sectionne la queue. Elle sera tirée au sort entre ceux de la bordée : c'est un trophée de valeur.

Captaine Heddock.

P.C.C.

Commandant ROYON.





# Le cas étrange de Monsieur de Bonneval

M. de Bonneval vient de faire une découverte qui peut entraîner de graves conséquences. Il a été enlevé, mais il a pu échapper à ses ravisseurs. Malheureusement, il a perdu la mémoire.

Texte et dessins de F. Chénahals.

HELAS, MALGRÉ  
LES  
TRENTE LIGNES  
QUE  
LE COMMISSAIRE  
BLEU A LANCÉES  
SUR LA NOUVELLE  
PISTE,  
L'ENQUÊTE  
PIÉTINE. PLUSIEURS  
AUTRES TÉMOINS  
AFFIRMENT  
AVOIR APERÇU  
LE SAVANT  
À ANVERS  
MADAME DE  
BONNEVAL,  
SES ENFANTS ET  
WILLIAM  
SE RENDENT DANS  
CETTE  
DERNIÈRE VILLE



ACCOMPAGNÉ DE WILLIAM, REMY PARCOURT LA MÉTROPOLE EN TOUS SENS, DANS LE FOL ESPOIR DE RETROUVER SON PÈRE.

DE LEUR CÔTÉ, LES RAVISSEURS, QUI SAVENT QUE LE SAVANT VIT TOUJOURS, CHERCHENT LEUR VICTIME



MAIS ENFIN, PUISQU'IL A PERDU LA MÉMOIRE, IL NE PEUT PAS NOUS ÊTRE UTILE.

JE NE SUIS PAS DE TON AVIS, HIPPOLYTE !



BONNEVAL EST UN MALIN. IL SE FAIT PASSER POUR AMNÉSIQUE, AFIN DE NOUS DONNER LE CHANGE. IL ESPÈRE QUE NOUS NOUS LASSERONS DE LE POURSUIVRE.



UN JOUR, REMY GHISLAINE ET WILLIAM S'ENGAGENT DANS UN FAUBOURG DE LA VILLE.

JE VAIS DESCENDRE JUSQU'AU BAS DE CETTE RUE. 18



NOUS NOUS SOMMES PERDUS ET PERSONNE EN VUE.

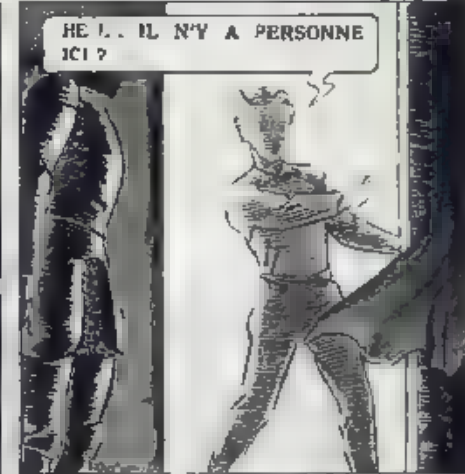
REMY S'ENGAGE DANS UNE IMPASSE ET S'ARRÊTE BIENTÔT, STUPEFAIT, DEVANT UNE BOUTIQUE DE BROCANTEUR.



MON DIEU ! LA MONÈTRE DE PAPA !... COMMENT EST-CE POSSIBLE ?...



HE !... IL N'Y A PERSONNE ICI ?



AH, MONSIEUR, JE VOUDRAIS VOIR CETTE MONÈTRE. C'EST CELLE.



... DE MON PÈRE, JE VAIS DEMANDER À LA POLICE DE FAIRE UNE ENQUÊTE.



LA POLICE ! JAMAIS !



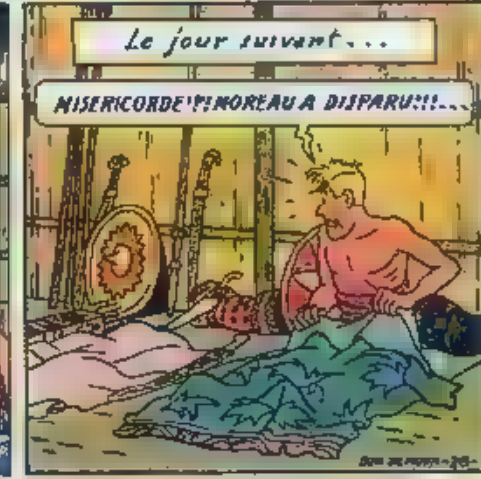
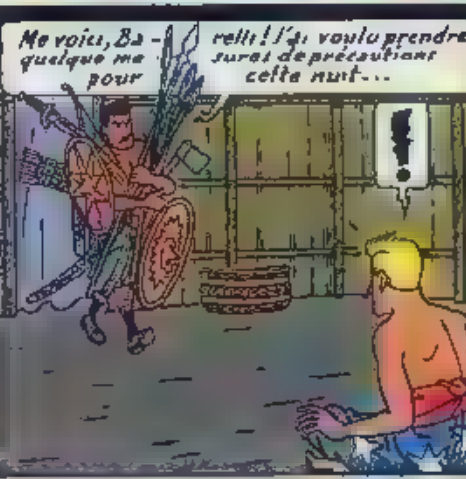
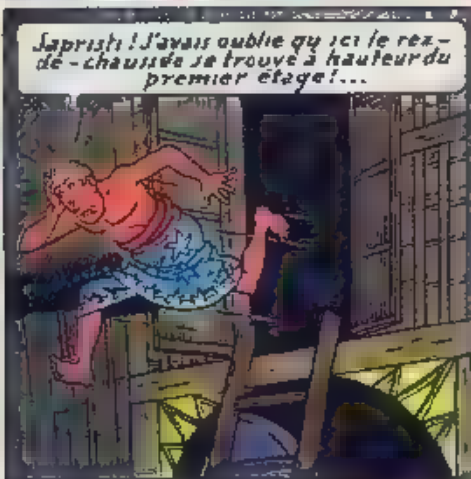
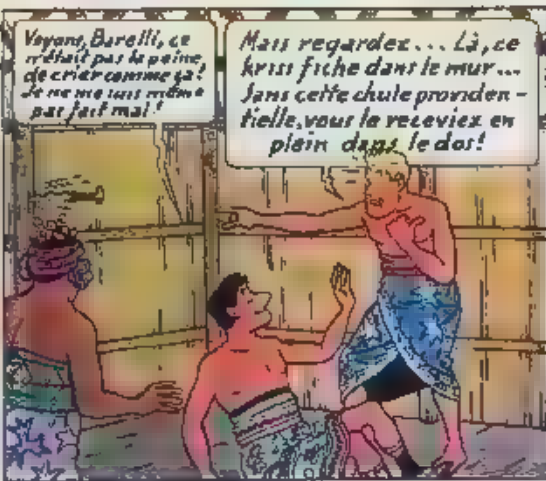


# Monsieur Barelli à Nussa-Pénida

Moréau et Barelli ont échoué dans une île de la mer de Java, et se sont liés d'amitié avec un chef indigène...

de BOB DE MOOR.

TEXTES et DESSINS







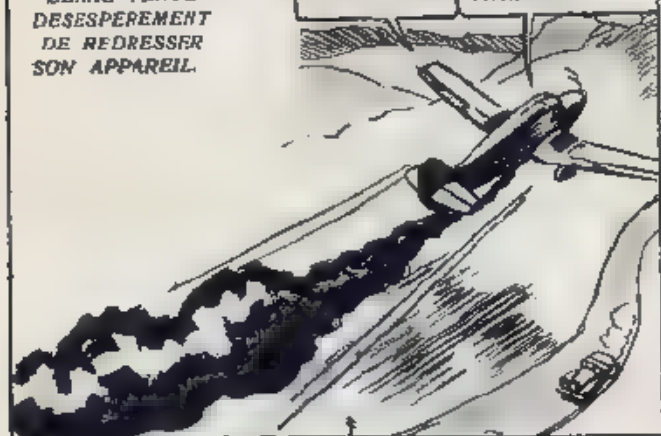
# PIRATES DU RAIL

Montés à bord d'un petit avion, Sexton Blake et Tinker viennent de repérer la voiture des bandits Blackie et Doyle. Mais, au moment où l'appareil pique vers la route, Blackie le mitraille.

TANDIS QUE LA VOITURE DES PIRATES S'ÉLOIGNE, BLAKE TENTE DÉSESPÉRÉMENT DE REDRESSER SON APPAREIL.

Blake que faites-vous? Nous allons nous fracasser contre cette colline!

Impossible d'atterrir ici, Tinker! J'espère trouver un plateau sur l'autre versant...



Une épave traînée de jamée noire s'échappe de l'avion blessé, qui rase de justesse le sommet du rocher.

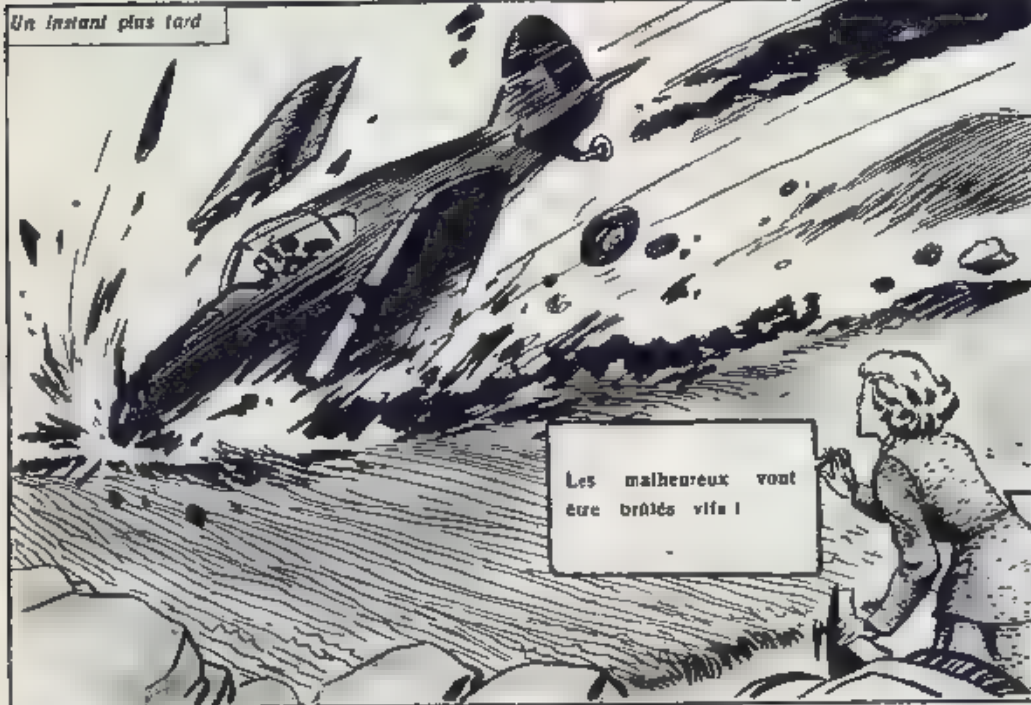


Arrivé de l'autre côté, l'appareil piqué à nouveau.



Mon Dieu!... Mais il tombe!

Un instant plus tard.



Les malheureux vont être brûlés vifs!

Mais tandis que la jeune fille court vers l'appareil.



Vite, Tinker, avant que le réservoir n'explose!...



Oh, ma tête!... Quel choc!

Ouf! Nous l'avons échappé belle... Voilà le réservoir qui saute.

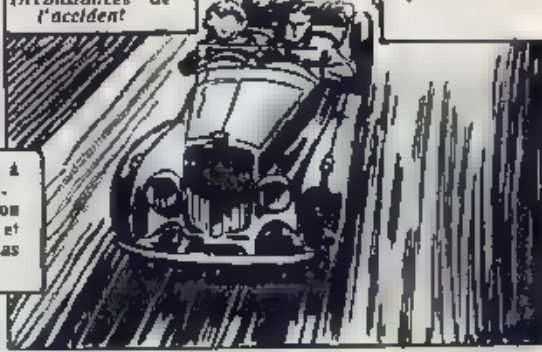
Je m'appelle Anne Wheeler. Voulez-vous monter dans ma voiture. Je puis vous conduire où vous le désirez.



C'est très aimable à vous, Mademoiselle. Mon nom est Sexton Blake détective, et voici Tinker, mon bras droit.

Pendant que la voiture file à toute allure dans la direction prise par les bandits, Sexton Blake raconte à la jeune fille, vivement intéressée, les circonstances de l'accident.

Nous poursuivions un « roadster » noir qui filait en direction du sud. Les chefs de la bande s'y trouvaient.





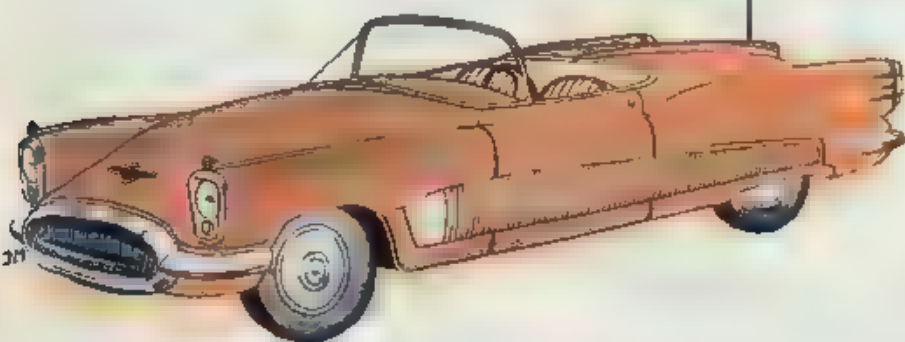
# LES SECRETS de G.M.



Il y a quelques mois, la firme d'automobiles la plus puissante « in the world », la G. M. (General Motors) levait un coin du voile sur ses projets secrets. Elle nous présentait deux modèles futuristes : le SABRE et le XP-300. Précisons que cette présentation fut exclusivement photographique. Toutefois, en raison de la notoriété de la firme, nul n'est en droit de soupçonner qu'il ne s'agit là que d'un bluff publicitaire comparable à celui de la trop fameuse TUCKER, cette voiture qui n'avait jamais vu le jour que sous la forme d'une maquette à grandeur nature. On peut croire « sur photo », une société comme la General Motors !

**M**AIS si le SABRE et le XP-300 existent réellement, ils n'en restent pas moins exclusivement des prototypes d'expérience et il n'est pas question, comme on l'a cru, d'entreprendre leur construction en grande série. Rien,

Le XP-300: Long.: 4,90 m. Haut.: 1,30 m. Larg.: 2,03 m.



dans ces deux voitures, n'est définitif ! Les ingénieurs de la G. M. ont précisé qu'elles devaient servir à mettre à l'épreuve certaines nouveautés qui, plus tard, si les résultats sont favorables, seront adaptées aux Buick, Cadillac, Oldsmobile et Chevrolet. « Peut-être même, ont-ils ajouté, ne garderons-nous de ces deux prototypes que les poignées de portières ! »

Comme les essais sont toujours en cours et que personne, parmi les profanes, n'en connaît les résultats, il serait prématuré de dire s'il y a, ou non, un fond de vérité dans cette boutade. Ces deux voitures-épreuves ont le moteur à l'avant et la transmission à l'arrière, conformément à la formule classique. Toutes deux sont construites en tôles constituées d'un alliage d'aluminium et de magnésium, ce qui leur confère une grande légèreté. Le compresseur du type ROOTS à suralimentation qui les équipe porte leur puissance à 300 CV.

Détail curieux ! Elles fonctionnent, au choix du pilote, avec deux carburants. De l'essence, si le compresseur ne fonctionne pas ou débite au ralenti, ou de l'alcool méthylique si l'on veut, grâce au compresseur, réaliser des performances éblouissantes. Les deux dérives-arrière servent de réservoirs. À gauche, l'essence ; à droite, l'alcool.

Tout a été prévu pour le confort des passagers. Les mouvements de la capote sont commandés électriquement. Mieux en-

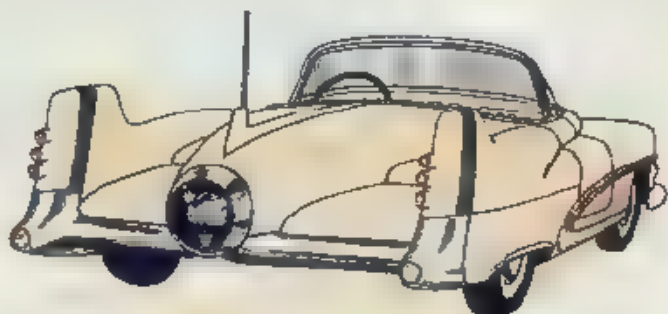
core !... Ladite capote peut se fermer automatiquement dès qu'une goutte de pluie tombe sur la plaque sensible située entre les deux sièges de la voiture. Il y a un système de chauffage et les crics, placés sur les côtés du véhicule pour chaque siège sont commandés du tableau de bord. Grâce à une cellule photoélectrique, les phares se mettent « en code » sans intervention du pilote dès qu'apparaît à une certaine distance les feux d'une autre automobile.

L'arrière du châssis repose sur des ressorts hélicoïdaux. Quant à la suspension à l'avant, elle est assurée par des barres de torsion. Les pneumatiques ont été spécialement étudiés pour soutenir de grandes vitesses sans fatigue ni usure.

Toutes ces caractéristiques sont communes aux deux véhicules. Mais le SABRE et le XP-300 diffèrent quant à la conception du moteur. Le premier est muni d'un moteur de 3,53 litres d'un alésage égal à sa course (82,5 mm.).

Le second est équipé d'un moteur de 4,253 litres huit cylindres en V.

Tous deux, grâce à leur compresseur, donnent 300 CV au

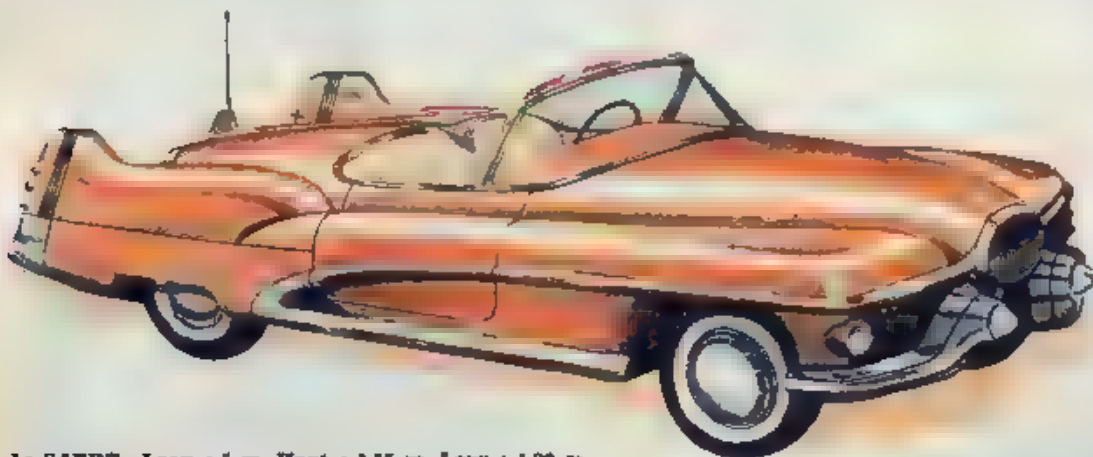


Vue arrière du SABRE. À remarquer, de chaque côté, les réservoirs en cascade des carburants.

frein et possèdent un système de transmission DYNAFLOW perfectionné.

Voyons, maintenant, le revers de la médaille !... Le ta-

bleau de bord ne compte pas moins de soixante manettes, presque autant que celui d'un avion ! Quant à la vitesse de 250 km. à l'heure que peuvent atteindre ces deux prototypes, elle reste purement... théorique. L'état et la superstructure des routes existant dans le monde ne permettent de soutenir une allure pareille que durant de brefs instants. La technique automobile va beaucoup plus vite que n'évoluent les Ponts et Chaussées et ce n'est certes pas demain qu'on pourra relier Paris à Bruxelles en une heure et demie !



Le SABRE. Long.: 5 m. Haut.: 1,35 m. Larg.: 1,90 m.



# MONSIEUR VINCENT

Grâce à l'aide de M<sup>me</sup> de Maligneclaus, Vincent de Paul a pu fonder un hôpital pour les galériens. Il s'y dévoue sans compter. Le bruit de ses bienfaits parvient aux oreilles du Roi, qui décide de réserver une surprise à l'admirable prêtre.

TEXTE ET DESSINS

DE RAYMOND REDING



Theophrastus, mon bon Théophrastus, qui suis-je ?...



Ah ça, il est devenu fou !... C'est le surmenage... Ménageons-le !

Ah, jusqu'à présent, j'ai cru que vous étiez M. Vincent de Paul, tout simplement !...



Tout simplement, ah, ah !... Eh bien, maintenant, je ne suis plus Vincent de Paul ! tout simplement, je suis M. de Paul, au monier réel, avec grade d'officier de la Marine du Levant.



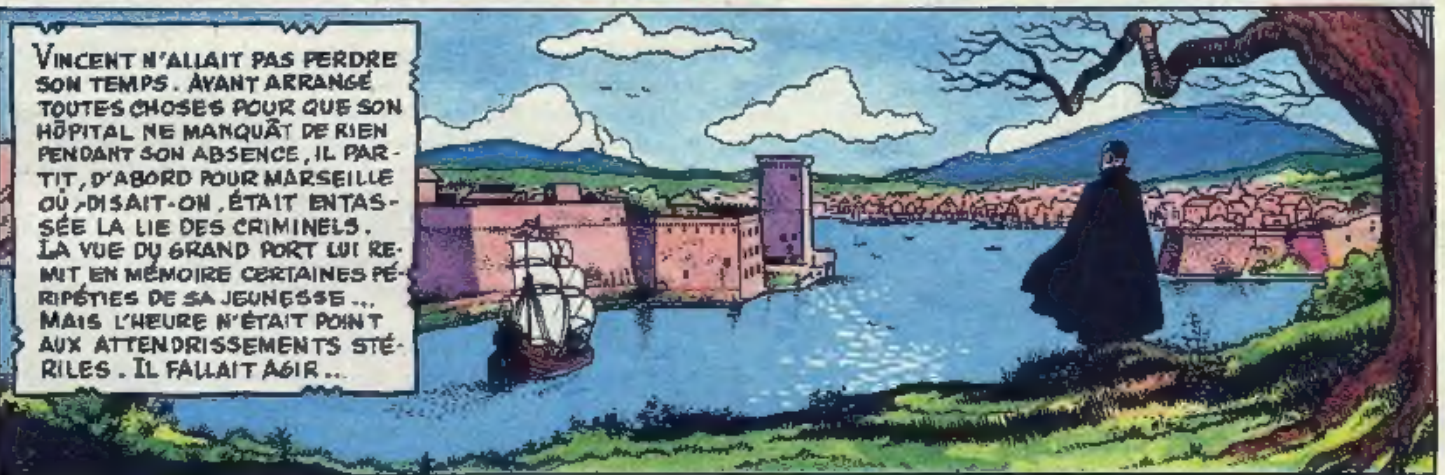
Je n'aurais jamais cru que vous briquez les titres !...



Theophrastus, balayeur balayant, tu essaies de me chauffer les sangs !... Je me moque bien du titre !... Ne vois-tu pas que je vais pouvoir m'occuper de tous les bagnes du royaume et établir des missions à Marseille, à Bordeaux, à... Je dois aller réfléchir...



Si ce n'est pas malheureux ! Comme s'il n'avait pas assez de mal avec son hôpital et sa conciergerie !... Enfin !...



VINCENT N'ALLAIT PAS PERDRE SON TEMPS. AVANT ARRANGÉ TOUTES CHOSES POUR QUE SON HÔPITAL NE MANQUÂT DE RIEN PENDANT SON ABSENCE, IL PARTIT, D'ABORD POUR MARSEILLE OÙ, DISAIT-ON, ÉTAIT ENTASSÉE LA LIE DES CRIMINELS. LA VUE DU GRAND PORT LUI REMIT EN MÉMOIRE CERTAINES PÉRIPIÉTIES DE SA JEUNESSE... MAIS L'HEURE N'ÉTAIT POINT AUX ATTENDRISSIMENTS STÉRILES. IL FALLAIT AGIR...

L'ASPECT INTÉRIEUR DES PRISONS MARSEILLAISES LE GLAÇA D'EFFROI !...



Eh quoi, gardien, nous descendons encore ?... C'est donc dans des oubliettes que sont jetés les prisonniers !...

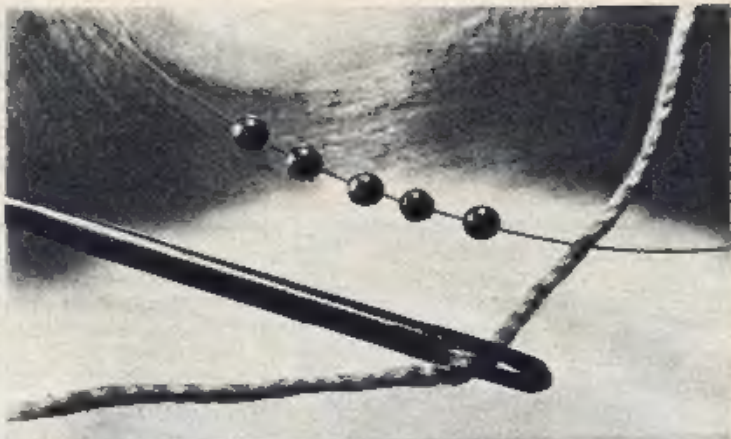


Si vous les connaissiez vous ne vous en scandaliseriez pas !

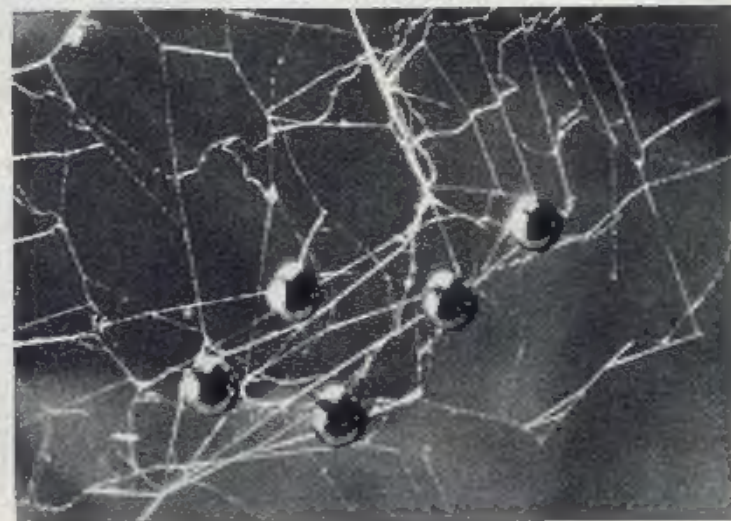


Non, laissez-moi !... laissez-moi !... Lais... Aaah !...





En somme, c'est presque le « mouvement perpétuel » qu'ont ainsi inventé les techniciens helvétiques !





# Entre quatre-yeux

## MEFIEZ-VOUS DES PIES VOLEUSES!



## QUI ETAIT JEAN COLIN-MAILLARD ?

JEAN COLIN-MAILLARD était un guerrier fameux du pays de Elège. Il avait pris le nom de Maillard parce que, dans les combats, il s'armait volontiers d'un maillet, dont il savait se servir très habilement. Ses exploits lui valurent d'être fait chevalier, en 999, par le roi Robert de France. Dans la dernière bataille qu'il livra au comte de Louvain, il eut les deux yeux crevés; mais, guidé par ses écuyers, il n'en continua pas moins de se battre tant que dura l'affaire qui était engagée. On prétend qu'à la suite de cet événement, nos aïeux inventèrent, voici plus de neuf siècles, le jeu du « Colin Maillard ».

## L'OSCAR DE LA PHILATELIE

LA mode est aux « Oscars ». Les plus connus sont les « Oscars » du cinéma; celui de la meilleure interprétation, de la meilleure mise en scène, etc... Mais récemment, un « Oscar » d'un tout autre genre a vu le jour: c'est celui de la philatélie. Une petite statuette d'or, d'une valeur de 1 million de francs français, sera offerte à l'heureux propriétaire de la plus belle collection de timbres-poste du monde.

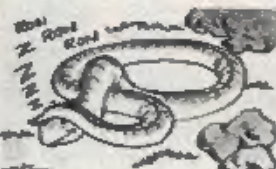


## LES MINES LES PLUS PROFONDES DU GLOBE

QUAND on parle de mines, il faut distinguer entre celles qui se rapprochent le plus près du centre de la terre, et celles qui ont la plus grande profondeur « réelle ». D'une mine de 1.000 mètres dont l'entrée se situe à 400 mètres d'altitude et d'une autre de 800 mètres qui s'ouvre au niveau de la mer, il est évident que c'est la deuxième qui est la plus proche du centre de la terre!

Les mines du Calumet et Hecla, aux Etats-Unis, sont celles qui descendent le plus près du noyau central: elles atteignent 1.400 mètres, en dessous du niveau de la mer. Mais la mine la plus profonde du monde est celle de Saint-Jean del Rey, au Brésil, qui atteint 2.045 mètres. A ces profondeurs, la température est très élevée et monte rapidement. De 36 degrés à 1.500 mètres, elle atteint 47 degrés à 1.900 mètres.

## COMMENT DORMENT LES SERPENTS ?



SAVEZ-VOUS que les yeux du serpent ne se ferment jamais? Endormi ou éveillé, vivant ou mort, cet animal a toujours les yeux grands ouverts. La raison en est simple: il n'a pas de paupières. Ses yeux sont protégés par deux fortes écailles, qui font partie de son enveloppe épidermique, et dont il se dépouille en même temps que de sa peau, chaque fois qu'il mue. Ces écailles, claires et transparentes comme du cristal, permettent une vision parfaite: elles sont si solides qu'elles protègent efficacement l'œil du reptile contre les ronces et les épines au milieu desquelles, fuyant un ennemi ou poursuivant une proie, il se glisse à toute vitesse.

## POURQUOI LES SALVES D'HONNEUR ONT-ELLES 101 COUPS ?

C'EST en Allemagne que ce singulier usage a pris naissance: on avait commandé à Augsburg une salve de cent coups de canon en l'honneur d'un empereur qui revenait d'une campagne victorieuse. L'officier de service, n'étant pas sûr d'avoir bien compté, fit ajouter un coup par acquit de conscience. Une ville voisine fit de même pour ne pas être en reste; et ainsi, de ville en ville, la tradition s'établit, qui fut toujours respectée depuis lors.

## SOLUTION DES MOTS-CROISES DU N° 33.

Horizontalement: 1. Eté. 2. ... 3. Net. 4. Anormal. 5. Ile. 6. Sème. 7. Pa. 8. Mère.  
Verticalement: 1. Tennis. 2. Ecole. 3. Mère. 4. Euro.

## MOTS CROISES

Horiz.: 1. Donna de l'air. - 2. Ce que représente ce dessin. - 3. Vaste amas d'eau salée; On y dépose les bulletins de vote. - 4. Otes la rate. - 5. Flatter basement. - 6. Ajonc. - 7. Adverbe de lieu. - 8. Dérive. - 9. Propre. - 10. Charpente.  
Vertic.: 1. Habitant. - 2. Orateur romain. - 3. Alla ça et là à l'aventure. - 4. Du verbe riva; Possessif. - 5. Canal pour conduire l'eau. - 6. Observation écrite. - 7. Dans: Article. - 8. Sculpteur français.



# Victoria vous présente CHOKO le négroillon

Le cuisinier royal s'empare du négroillon...



...et se mit à aiguiser son terrible coutelet



Il le leva très haut....



... mais comme il allait le lâcher, une voix claire tonna:



C'était le grenadier Victoria qui répète:





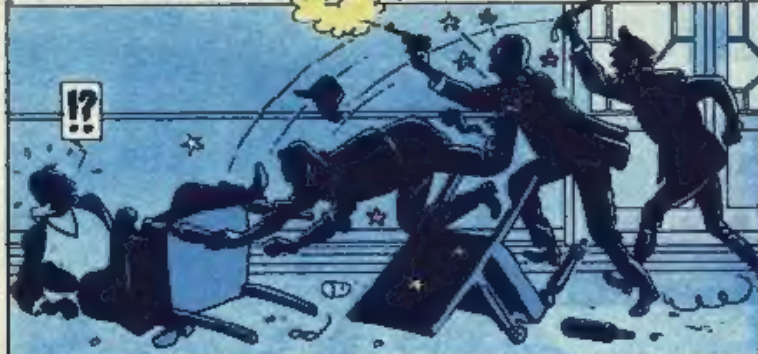


# LE MYSTERE de la GRANDE PYRAMIDE

TEXTES ET DESSINS D'EDGARD P. JACOBS

Mortimer est venu chez Grossgrahenslein avec l'intention de le mettre en garde contre les agissements de la bande d'Ollrik. Mais une exclamation poussée par le soi-disant docteur révèle à Mortimer que l'homme qu'il a devant lui n'est autre qu'Ollrik lui-même. Aussitôt la baccarre se déclenche...

Entrainés par leur élan, ils viennent trébucher contre un fauteuil intentionnellement renversé par Mortimer...



... qui, sortant aussitôt de derrière la porte où il se cachait...



... se jette dans le hall, puis, en un tour de clop, enferme Ollrik et sa bande...



Cependant, dans le salon obscur, le désordre est indescriptible...



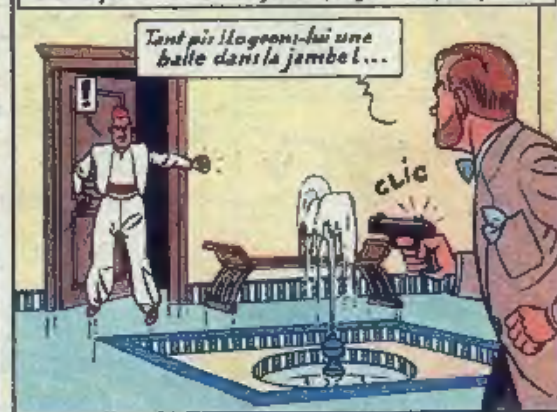
Allez-y, soyez fermes, les gars!...



Mais la lumière jaillit subitement...



C'est le boy, Mustapha, qui vient de faire irruption dans le hall et qui se dresse, menaçant, le poignard au poing...



Tant pis! L'ogre lui envoie une balle dans la jambe!

Enrayé!!!... Ah, cette fenêtre!...



Déjà Mustapha s'élance, le poignard levé, pour lui barrer le chemin, mais Mortimer, d'un geste rapide...



... lui lance violemment son arme inutile à la face.



Titubant sous le choc, le boy vient heurter du coude la manette qui commande le dispositif de sécurité du hall...



Aussitôt un volet d'acier rabat avec fracas devant la fenêtre...



La porte du jardin! Wite!!



Mais au moment où il met la main sur la poignée, Mortimer reçoit à travers le corps une formidable décharge électrique...



(A suivre.)